

Marlyse E. Etter

Hernando Ender

Des mots seuls on peut attendre des solutions.

Malcom Lowry

À quoi peuvent bien s'occuper ceux que la vérité effraie ? Evidemment les petits mensonges deviennent gros, ce n'est pas la première fois qu'on le dit, vous pensez bien. Les mensonges, ça occupe. On doit faire attention de ne pas se couper, ça pousse comme mauvaise herbe, et même, à la fin, la vérité vous mène au désert.

Bleu jaune au-dessus de son oreille et du téléphone. Il annonce : « J'arrive du Japon. Je serai là samedi, chez les Sauser, comme prévu. Vas-y directement. Achète des fleurs. Pas de roses, s'il te plaît, ça me déprime les roses en cette saison. Prends plutôt quelque chose qui ressemble à des fleurs des champs, des lisianthus, quelques graminées... » ... Ah ? un homme ne saurait pas les noms des fleurs... ? Peu importe... prends quelque chose de bien, de léger, et pas de bouquet salade, hein... ? » « Non, non ne viens pas me chercher à l'aéroport. Demain, je vais me reposer un peu, dormir »... ... « Chez Boris, chez Boris, à la villa. Ne t'inquiète pas ! On se voit samedi chez les Sauser, vers vingt heures. »

L'improbable Boris. A-t-il seulement existé ? Pas plus de maison à Versoix qu'ailleurs. La villa de Boris, quand ce n'est pas celle d'Umberto à Chancy, c'est sûrement un alibi. Chaque fois que Mercedes le fatigue avec ses questions. Boris ne figure dans aucun

annuaire. Nulle trace dans les pages blanches. La mairie est formelle. Aucune propriété au nom d'un Boris à Versoix.

Quatre petits coups de sonnette, légers et très rapprochés, un ancien code. « Ah bon ? » jette Diana. « Il ne s'est même pas annoncé en bas à l'interphone. Elias ne l'a donc pas vu, lui qui se penche depuis un bon quart d'heure de la terrasse ? » Non, le vieux Elias ne l'aura sans doute pas reconnu.

« Pourquoi Diana a-t-elle disposé tous les alcools sur ce guéridon qu'elle a déjà renversé la dernière fois ? Et au pied du tableau, juste dans le passage, alors qu'il y a tout l'espace voulu à l'ombre, au frais, à la cuisine, ou pourquoi pas au salon... ? Les gens pourraient se servir et aller directement sur la terrasse boire leur verre, sans se fatiguer ? Ça veut dire : toi qui arrives déjà ivre, ne viens pas nous rejoindre sans t'en servir un tout de suite ! » Elias n'a pas fini de saluer tout le monde, arrivé en grappes. « Mercedes, où diable se cache Mercedes ? Ah, au fond de la cuisine, à s'épancher dans l'oreille de Diana. « Eh ! bien, ça ne traîne pas. Elles en sont à quelle version... pas perdu de temps. Tiens je vais leur demander un verre d'eau, et puis non. »

« L'immense tableau est là. C'est rassurant d'une certaine manière. Les grands nids d'abeille mordorés, ces ruches de bronze ; fascinante peinture ! Lui cachait bien son jeu avec le whisky, mâle et lente consommation, et toujours derrière le rideau. Tout excès qu'à la fin il n'infusait même pas dans ses toiles, une sorte de grâce flamande, si vous me suivez. Ça fait des années que Diana s'est fait offrir ce tableau par le vieil Elias. Quelle provocation de placer les bouteilles, toutes pleines on dirait, sur ce guéridon branlant. »

« Personne pour faire semblant de ne pas me reconnaître. Je n'ôterai sûrement pas ces lunettes noires achetées mercredi à Osaka, à la sortie de la clinique. Ni ma veste Armani, dussé-je crever de chaud. Très ajustée. Encore une raison pour la garder, un seul

bouton d'écaille de tortue. Pas vu pas pris. N'ont pas entendu les coups de sonnette, trop discrets. Alors je leur refais mon entrée. Deux coups cette fois, un peu plus appuyés. »

- Vas-y, Mercedes, c'est sûrement lui, vas lui ouvrir, pas gonflé le mec, d'arriver à cette heure.
- Attends, Diana, il est 20h15 ; il a droit à un quart d'heure, tout de même, non ?
-

« Je ne vais pas prononcer le plus petit mot ; j'indique du nez la terrasse, quitte à passer pour un terroriste ou un goujat. Elles me reconnaîtraient à ma voix. Donc pas de verre, et pas davantage de verre d'eau. Ah ! Se trahir pour un verre d'eau, quelle gaffe ! J'ai compris, si tu te sers en entrant c'est qu'on a une chance de te reconnaître. Via, je file sur la terrasse... et si je l'ouvre c'est pour Elias. Poète, vos papiers ! » « J'aurais tout aussi bien pu me cagouler, j'aurais prétexté avoir compris qu'il s'agissait d'un bal masqué. »

- Elias, mon vieux, bonsoir, en forme je vois ?
- Nous nous connaissons ... ?

« Bien visé en allant directement saluer Elias. D'abord il ne s'étonne jamais vraiment de rien, et puis ça fera un excellent interprète au cas où je me décide à parler. Il va introduire le sujet auprès de sa femme et de la mienne, je n'aurai rien à ajouter. Le froid est jeté. Les dés aussi. Bruissement de robes, tintamarre à la cuisine... Diana s'affaire à sortir des plats du four et à en enfourner d'autres. Mercedes, très concentrée ; agacée, plutôt, décontenancée aussi. Vexée que je ne lui aie rien dit avant de venir, que j'aie réservé la première de ma nouvelle allure à Boris. »

Ce costume pourtant, coton-lin caca d'oie, froissée de quelques heures seulement, tombant parfaitement sur une chaussette de fil d'Écosse aubergine... et maintenant on lui voit la malléole. N'est-ce pas du Hernando de toujours ? Mercedes se fige dans une dignité effarouchée. On dirait qu'elle le rencontre pour la première fois, un rendez-vous arrangé par ses parents... dis bonjour au Monsieur !

« Toujours aussi belle Mercedes, rien à dire. Mais la haine creuse chaque petite ride autour des yeux qui perdent leur éclat d'habitude si sentimental, à peine mouillé. Elias prend des airs de maître de céans déchu de ses attributions habituelles. Les conversations, si on peut appeler conversation ces bavardages inconsistants, ces phrases inachevées, ces propos sur la météo... Mercedes joue avec la porte du réfrigérateur géant, très pratique pour apprendre son rôle. D'autres invités plus disparates gagnent la terrasse alors que Diana, aidée d'une jeune femme inconnue, porte une immense coupe de punch. Cache-toi dans le frigo, Mercedes, je divorce mais tu ne le sais pas encore. Plus de Fujimori à flanquer de mon imposante et pourtant si fragile personne. Plus de paperasses en japonais. Plus d'Europe non plus, plus d'onusiens cocktails les rares fois où j'étais à Genève. Si je m'écoutais, je serais déjà dans un avion pour Vancouver ou Caracas... très mauvaise idée que de venir ce soir chez les Sauser. »

« Sur cette terrasse pourtant mon nouveau corps prend l'air. A la mesure de mes vieux nerfs qui font connaissance avec mon poids plume. Ils ne pensent tout de même pas que je me dégonfle ? C'en est terminé des variations sur le même malentendu. Souplesse de l'âme qui jouit de sa nouvelle peau. Je pourrais bien sûr jouer de cette imprévisible silhouette. Non, au royaume de la corpulence, j'abdique. J'ai accouché en vain de ce poids qui faisait ma démesure et mon assurance. Pas d'amputation ni de torture. Une grande lessive, plutôt un vide-grenier des attentes insatisfaites. Sumo reste

en exil ou, plus vraisemblablement, dans les poubelles de la clinique. Sûr qu'après cette virée aux abattoirs, je ne pourrai plus avaler de viande. Adieu chasseur, vive le cueilleur ! Ils m'ont gardé quatre jours. Quatre jours c'est peu. Ils ont des dispositions pour la clinique, les Japonais. Tiens, la nuit est tombée, sans passer par le bleu. Pas si affligée, Mercedes. Après tout, comment aurais-je pris la chose, à sa place ? »

« Mon Je perdurable et objectif aurait dû se tenir en dehors de moi ? Mais, Mercedes, je peux enfin rentrer à la maison, encore que de maison, je n'en possède plus. Même pas un appartement... bah, on verra bien. Aller à Valparaiso ou à Cartagena, mais oui, rester sur ce bon vieux continent, qui s'amincit si bien en-dessous de Montevideo et Buenos-Aires... caboter entre les ports plutôt que cabotiner dans les bureaux d'une ambassade. Un pôle sud à portée de moi, pour ainsi dire. Des côtes à parcourir en bateau comme je peux enfin palper les miennes. Plus de sinistres échecs à compter dans les yeux verts de Mercedes. »

« Dans cette nuit sans amis, un petit cargo passe, se camoufle mieux qu'un grand ferry bourré de camions et de bagnoles. La bagnole, elle peut la garder. Qui se fout d'une Lancia, rouge qui plus est ? Ah, Mercedes, tu me donnes le droit de disparaître, cela vient toujours trop vite, un miracle ! »

Et ô Indien, nous te parons de plumes d'aras et de perruches. Duvet de canari en collier, un millier de coquilles d'œufs fragmentent ton visage, breloques aux oreilles tintinnabulantes de cauris et de micas. Les bambous biseautés sont prêts pour d'étranges et initiatiques scarifications. Des élytres bleues collent à ta sueur ; des prunelles de chat sauvage luisent entre étoiles et lucioles, trois séries de lampes microscopiques agitant

les gibbons sardoniques. Caféiers bruissants, griffés de pipistrelles... Les danseurs tambourinant les calebasses, tout avait été prédit sauf ce rétrécissement sans sorcellerie.

« Et si la sorcellerie, ça consistait justement à ne l'avoir pas révélé, même au téléphone ? » Il ne s'appesantit plus, il n'a pas échoué en épave mais en homme qui ne veut plus donner son ombre en pâture. « Mes ailes de géant m'empêchaient de marcher... Mon univers n'est pas en expansion. Agrandissons, mais côté jardin où les masques tombent devant papillons. Les lépidoptères palpitent sur un vieux morceau de sucre, nullement effrayés de tous les changements survenus. Car je divorce, Mercedes, mais tu l'ignores encore. Les récentes découvertes à Genève, CERN : la vitesse de la lumière pourrait être dépassée et éclairer ma métamorphose ? Simultanéité de phénomènes antipodes... étrangeté des rencontres... Je divorce Mercedes... On attend toujours que la vérité éclate en dehors de soi, et là, vraiment, pour la première fois depuis l'enfance, *dehors* est là tout proche.

Y a-t-il des arbres obèses ? Baobab qui porte merveilleusement son nom, pain de singe et ses branches jusques très haut, mais de maigres séquoias les dépassent. Des cyprès aussi comme ceux de Desenzano ou Gardone devant la maison de D'Annunzio. « *J'ai ce que j'ai donné – lo ho quel che ho donato* » J'aurais été une immense éponge, ça existe, dégorgée de tant de liquide, portée en équilibre sur les têtes de trois enfants comme sur cette ancienne photographie au musée de Kalymnos, Dodécane. Ne peuvent-ils m'accorder un peu d'héroïsme ? Me connaître, ça non. Je fais décidément tout ce qui est à ma portée pour disparaître à leur regard. Je me soustrais à leurs incurables phantasmes. Je fais encore moins le poids...

- Tu ne manges rien... ? lance Diana à Mercedes.

Diana à cheval, prête à croiser le fer, la tance à bonne hauteur, l'étendard de l'obésité porté haut, impossible de faiblir, de baisser la garde.

- Je te remercie, je prendrai un peu de fruits tout à l'heure.



Sa partie appelée à disparaître n'est pas encore oubliée. Ce que son corps regrette n'est pas dans sa postérité. Y avait-il eu des particules, nerveuses par exemple, des tendons et des muscles transfuges ? Ses restes qui ne seront jamais reliques vont-ils jouer les agents doubles sur un autre continent ? Un théâtre de poupées constituées de chaires desséchées, avec ou non des bandelettes pour des momies improbables déjà au musée. *Musée de l'Homme*. Dérision ou dérision.

Est-ce que le temps, lui aussi, allait dormir, à moitié vide ? Passerait-il plus lentement, franchissant sans peine cette moitié de corps perdue. Son sommeil serait peut-être plus long, sable ayant plus vite accompli sa besogne d'engloutissement !

« Nestor... Non je n'interpelle aucun domestique, bien que les Sauser ne regardent pas à la dépense. Leur perroquet, où est-il passé ? Il faut que je le trouve en attendant de disparaître. Pas dans la penderie, tout de même ? Le corridor est long, très long, personne en sens inverse. Dans la chambre de Paul ? Eh bien ! c'est là qu'il est le mieux. Lui apprendre à répéter « Tu l'as vu ? » ou « Pas vu pas pris »... Non...mieux : « Ah c'est toi ? ».

Bravo, toujours en avance d'une civilisation, Inca, oiseau du Pérou, colibri facile, j'écrirai ta vie au creux de l'arbre muet. L'entraille simiesque nourrit tel requin d'Osaka, ô requiem ! Les joues creuses, le front parcheminé, repu de mes songes, ô sorciers, je ne tourne plus mes regards vers vos simagrées ! Jivaro, j'aurai régné par la tête, fiché en haut des palissades du grand Conrad. Descends alors vers le delta, leur fleuve tranquille coule ailleurs et que tes frégates n'y sortent jamais... Jour où un demi-condor vaudra mieux que trois Redford.

« Ma moitié, et ici je ne parle pas de Mercedes, me laisse enfin en paix. Attention, vire tribord car est sortie de la salle de bain une tragique oubliée. Maja, il me semble, et alors, faufile toi vite vers ailleurs, car celle-ci est capable de t'annoncer par d'extravagantes tonitruances. Paul, par chance, la tête basse t'aperçoit par dessus ta silhouette de contrenuit ... les feux du premier août vont exploser côté terrasse, et la bobinette cherra. Ou refaire mon entrée, la porte restant entrouverte à l'intention des habitués, bras chargés, amants connaissant le code ? M'afficher commandeur les statufiant dans leur péché d'indifférence, don Juan, prononcez *rouane*, outrepassé ?

Cold Genius, ferme un peu ton micro de nuit, ton broadcasting de clown aux fringues ballantes a bien rétréci. Reprends ta valise, aucun flanc ne prête ! Tes hanches ajeunies tangent sur nouvelle transe. Incantatus Inca. Brimbalements d'hippopotames s'abstenir. Plumeries, dindonnades de basse cour, passez volatiles. The Circus has gone, and you, Ender, do go to your end !